

Marie Devers

IMPACT(S)



Marie Devers

IMPACT(S)

© Marie Devers, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6524-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux étoiles, ici ou là-haut, qui, nuit et jour, réchauffent mon cœur et illuminent mon chemin.

Comme un soleil...

1 MAÏA

Au moment de l'impact, un sentiment de bonheur, rond et diffus, enveloppait tout mon corps et l'habitable même de la voiture. Vieilles et malmenées, mes enceintes peinaient à recracher le refrain d'Ariane Moffatt que je connaissais sur le bout des doigts depuis des années. Le cœur en fête, je chantais à tue-tête. « Je veux tout, toi et les autres aussi / Aux quatre coins de ma vie / Sur les cœurs, il n'y a pas de prix / Je veux tout, tout de suite et ici. »

Je sentais le vent fouetter joyeusement mes cheveux et le soleil dorer mon bras gauche dénudé. Mon dos, moite, collait de plus en plus au siège en simili cuir, contraint de laper chacune des gouttes de sueur qui perlaient du haut de ma nuque jusqu'au début de mes fesses. La chaleur, caniculaire, me rappelait avec délice mes nombreux séjours au Burkina Faso.

Je venais de quitter sa maison. Nous avions passé plusieurs heures dans son lit. Nus et trempés. Les corps collés par la sueur de nos vibrations. Nos sexes gonflés par le désir d'un autre temps. De notre temps hors du temps. Nos bouches pleines de la saveur de l'autre. Nos regards pétillants d'une lumière hors saison. J'étais arrivée peu avant 11h, les lunettes de soleil dans les cheveux, les « gâteaux du vendredi » dans les bras. C'était devenu un petit rituel depuis quelques semaines. La première fois, c'est lui qui m'avait envoyé un mail pour me dire qu'il avait la dent sucrée et qu'il m'attendait chez lui vendredi midi. Je l'avais découvert, deux jours après, nu, dans son lit, une part de moelleux au chocolat dans la bouche et une tasse d'Earl Grey French Blue fumante déposée sur sa table de chevet. Le vendredi suivant, tôt le matin, il m'avait envoyé une nouvelle invitation gourmande. « J'ai hâte de te dévorer à nouveau, de déposer de petites bouchées sur ton corps, de les manger. De te croquer. » J'étais donc arrivée en fin de matinée avec une tartelette au citron meringuée et un clafoutis aux cerises, que nous n'avions mangés que bien plus tard, à l'heure du goûter, à poil et exténués, dans son lit dévasté. Faussement maladroite, j'avais fait exprès de laisser tomber quelques miettes de pâte brisée près de son oreiller, pour qu'il pense à moi, le soir venu. Il les avait mangées, m'avait-il écrit le lendemain, en

se masturbant lentement. À la lecture de son message et en pensant à ces morceaux croustillants dans sa bouche alors que son sexe pointait, je m'étais caressée. Imaginant sa verge dressée entre mes cuisses au goût citronné. Depuis lors, nous nous retrouvions chaque vendredi. Affamés et joyeux, prêts à savourer chaque parcelle du corps de l'autre.

Je revenais de chez lui. Suffocante mais rassasiée. Les joues marquées au fer rouge d'un désir sans fin. Il me semblait encore sentir l'empreinte de ses doigts patients sur mon corps légèrement hâlé tandis que, de ma vitre grande ouverte, s'échappait avec fougue le timbre de voix si particulier d'Ariane Moffatt. bercée par une chaleur tropicale, mon être, tout entier, battait sauvagement la mesure. Soudain, un choc immense m'a traversée de toutes parts. Un choc violent, brutal, intense. Mon cœur, presque aussitôt, a bondi hors de moi, soulevé par une bourrasque d'effroi. Puis, plus rien.

JULIETTE

À chaque fois, c'est pareil. À chaque fois, il me fait le même coup. « *J'y serai, c'est bon, relax !* » et à chaque fois, il se fiche de moi. Après avoir tenté de me planter un coup de couteau, voilà qu'il m'inflige des râteaux presque chaque semaine. C'est pourtant simple. Les filles vont au judo tous les vendredis, de 17h à 18h. Mais, même si je lui répète chaque vendredi matin qu'il ne doit pas oublier d'aller les chercher, je me retrouve quasiment chaque semaine en train de courir pour aller récupérer nos filles au dojo. C'est toujours la même chose. Je dois quitter mon bureau en trombe, faire un signe de la main à Sophie, avec une moue gênée qui me confine dans ce rôle de fille timide et soumise qui fait pitié. Je dois ensuite me précipiter jusqu'au parking, demander à Mr Gasquet de bien vouloir m'ouvrir le portail, lui faire un sourire forcé et supporter son regard qui se pose, invariablement, sur mes seins ou sur ce qu'il espère deviner derrière le tissu de ma chemise. « À demain, Juju », me crie-t-il comme chaque soir, la casquette vissée de travers sur son crâne dégarni. Comme à chaque fois, je m'en veux de lui répondre « bonne soirée, Mr Gasquet » d'un ton neutre alors que je rêverais de lui hurler de me ficher la paix ! De ne pas reluquer mes seins. Et de ne pas m'appeler Juju car je déteste ça. Mais, je n'ose pas. Comme toujours.

« Au fait, je ne mangerai pas avec vous ce soir. Manu m'invite à prendre l'apéro après le dernier cours. Ciao. » Ah non, pas ça. J'attendais avec impatience la fin de la semaine pour pouvoir passer mon vendredi soir avec Lucie et Nadia. Ma soirée de filles. Yann sait très bien que j'avais prévu de sortir ce soir. Je lui ai encore rappelé ce matin avant qu'il ne parte au Club de tennis. Pour une fois que je prévois un truc. Pour une fois, qu'il n'avait pas grogné en entendant les mots « soirée de filles ». Lucie et Nadia vont être tellement déçues. Et les filles vont encore me faire la tête toute la soirée parce que leur père ne sera pas venu les chercher au judo et qu'elles ne l'auront pas vu avant d'aller au lit. J'imagine déjà la scène... Et ces feux qui sont toujours rouges quand je suis en retard.

Il faut que j'appelle Lucie pour lui dire que je ne vais pas pouvoir venir ce soir. Je sais qu'elle va me répéter que je n'ai pas à me sacrifier pour Yann, que je dois poser mes limites, qu'il doit assurer son rôle de père. Qu'il faut que je cesse d'être sous son emprise. Que je dois me tenir droite et forte face à lui. Et moi, comme d'habitude, je ne vais pas vraiment oser lui dire que j'ai peur. Peur de lui. Peur qu'il le plante pour de bon, cette fois-ci, son couteau. Peur qu'il s'en prenne aux filles.

« Lucie, c'est moi. Bon, écoute, je ne vais pas pouvoir venir ce soir. (...) Non. (...). Oui, c'est Yann. Je sors du boulot, là. Il n'est pas allé chercher les filles au judo et il a un apéro ce soir après le tennis. (...) Mais oui, je sais. Tu as raison, Lucie. Je devrais certainement faire ce que tu me dis mais je ne peux pas. Je ne m'en sens pas capable. Pas aujourd'hui. (...) Lucie, je n'y arriverai pas... Tu ne sais pas ce qu'il serait capable de... Lucie, attends, j'ai un double appel. C'est sûrement Yann. Je te rappelle. »

« — Juliette, t'es où ? Qu'est-ce que tu fous encore ? Pourquoi tu ne réponds pas à mon message ?

— J'allais t'appeler, Yann. Je suis désolée. Je sors du bureau, là. Je vais

chercher les filles au judo vu que tu n'as pas pu y aller.

— Je bosse, moi, Juliette. Tu crois quoi ? Tu crois que je m'amuse sur mon terrain de tennis ? Tu crois que je me la coule douce ? On m'a rajouté un cours particulier sur mon planning, ce matin. Je glande pas toute la journée derrière un bureau, moi !

— Mais ce n'est pas facile pour moi non plus, Yann. Et je ne t'accuse pas, j'essaie juste de t'expliquer pourquoi je n'ai pas encore répondu à ton message.

— Arrête de me mentir, ça prend deux secondes de répondre à un message. Tu me saoules, Juliette. Tu n'es pas fiable. Ne m'attends pas ce soir. Je dormirai chez Manu après l'apéro. De toute façon, si c'est pour arriver dans la chambre et t'entendre ronfler, comme d'habitude, franchement, je préfère passer la nuit chez mon pote.

— Mais, je... »

Yann a raccroché. Je n'ai même pas pu finir ma phrase. Je n'ai rien dit de mal, pourtant. Je...

NINON

« Je m'étais garée près du tabac. Je revenais de chez un ami et je n'avais plus de clope. J'avais fini ma dernière roulée chez lui, avant de partir. Du coup, je me suis arrêtée sur le chemin avant de rentrer chez moi. Je sortais juste du tabac et j'étais en train de remettre mes lunettes car le soleil m'aveuglait quand j'ai aperçu au loin une voiture rouge arriver. La musique était vraiment forte et ça m'a fait sourire parce que, moi aussi, j'adore mettre le volume à fond dans ma voiture. Tout en marchant vers le passage piéton, j'ai eu le temps de finir de rouler ma clope et j'allais commencer à la fumer quand j'ai entendu des pneus

crisser. Tout s'est fait très vite. En levant la tête, j'ai vu une voiture grise essayer d'éviter un tracteur qui faisait une embardée et la seconde d'après, les deux voitures, la rouge et la grise, se sont fracassées l'une contre l'autre. J'ai voulu crier mais je crois qu'aucun son n'est sorti de ma bouche. Le seul bruit que j'ai entendu, c'est celui qu'ont fait les deux voitures en se percutant. La voiture rouge a été propulsée contre le muret d'une maison puis a rebondi presque immédiatement avant de s'écraser à l'envers sur la chaussée. La voiture grise, elle, a fait un tour sur elle-même puis est restée immobilisée à l'endroit même où elle avait heurté l'autre voiture.

Je ne sais pas si c'est à cause de la chaleur étouffante ou si c'est le choc de l'accident, mais j'étais comme paralysée. Complètement incapable de bouger ou de hurler. Quand j'ai repris mes esprits, ce qui m'a le plus marqué, je dois bien vous le dire, c'est que la musique continuait de sortir de l'habitable complètement broyé de la voiture rouge. C'est d'ailleurs vers elle que je suis tout de suite allée. Elle était à l'envers sur la route. Je me suis approchée. Tout mon corps tremblait. J'ai d'abord vu une robe blanche. Et, ensuite, des jambes pleines de sang. Et, tout de suite après, mes yeux sont tombés sur les siens. Absents. Vides.

Ensuite, je ne me souviens plus très bien. Je sais que le conducteur du tracteur est arrivé en courant. C'est lui qui vous a appelé après avoir prévenu les pompiers. Il m'a demandé d'éteindre la musique. Je l'ai fait machinalement, en frôlant le corps de la femme qui gisait dans sa voiture retournée face contre sol. Lui, pendant ce temps-là, il a fait le tour de la voiture puis a essayé d'ouvrir la portière du passager pour sortir la femme qui ne répondait à aucune de ses questions. Je me souviens des grosses gouttes de sueur qui glissait de son front jusqu'à son menton. Il n'arrêtait pas de répéter « Madame, répondez-moi, répondez-moi. Vous m'entendez ? Ça va ? ».

Je crois que je me suis évanouie peu de temps après. La seule chose que j'ai aperçue avant de sentir mon corps me lâcher, c'est l'autre conductrice, celle de la voiture grise. Elle s'approchait en titubant et c'est son cri strident qui m'a fait perdre pied. »

FÉLIX

Elle m'a suivi jusqu'au petit restaurant qui donne sur l'entrée du chenal du Port de La Rochelle, puis, alors que je prenais la première à droite pour me rendre sur l'Île de Ré, elle a pris la direction de sa maison, en bord de mer. Quelques secondes auparavant, j'avais passé mon bras gauche par la fenêtre pour lui faire un signe et j'avais eu le temps de voir, dans le rétroviseur de ma 2 CV rouge, son sourire, comme toujours, harponné à son visage. Malgré le bruit du moteur de ma Deuche, j'entendais la musique qui tambourinait dans sa voiture. Elle était si forte qu'il me semblait sentir les vibrations des basses dans les roues de ma vieille Citroën. Pendant encore quelques secondes, les ondes m'ont poursuivi puis se sont tues, happées par le bitume brûlant de ce début de mai.

Comme après chacune de nos rencontres, je repartais chamboulé. Le corps empli d'elle et de son odeur. L'esprit accaparé par son sourire et son regard. Ses lèvres aussi. Le cœur tissé de ses longs cheveux d'or sur ma peau.

Alors qu'elle s'était lavée des pieds à la tête avant de quitter ma maison, je m'étais à peine rincé. Et, encore, juste le sexe et les jambes. Je voulais garder son odeur sur moi le plus longtemps possible. Cette odeur que j'aimais tant. Un mélange de son parfum, de son déodorant et de son odeur à elle. Une odeur subtile et unique dont je ne me lassais pas. Tout comme la saveur de son sexe et de son corps. Le goût de sa peau était si particulier qu'il m'enivrait dès que je l'approchais. Il attisait tous mes sens et me laissait dans un état de transe.

Ce moment avec elle avait encore été si intense. Si exquis. C'était fou l'effet qu'elle me faisait. Fou, c'était le mot. Elle me rendait fou. Les vibrations qui nous liaient étaient d'une intensité telle qu'elles nous laissaient à chaque fois dans un état de flottement assez particulier. Des instants happés, hors du temps. Des apartés dans nos vies. C'est ce qu'on s'était encore rappelé ce jour-là. Ce vendredi où nos ébats avaient une fois de plus transformé mon corps en éponge. Une éponge gorgée de désirs.